

L'abbé Galloys à Le Monnier

Le 20 juillet 1772

Cette lettre fait partie de la correspondance de Louis-Guillaume Le Monnier conservée à la Bibliothèque centrale du Muséum d'Histoire Naturelle. Elle a été transcrite par Yves Laissus dans son étude *Note sur les manuscrits de Pierre Poivre conservés à la bibliothèque du Muséum d'Histoire Naturelle*.1970.

=====

Isle de France, le 20 juillet 1772.

Je vous écris toujours, Monsieur, peut-être aimeriez-vous autant que je ne le fisse pas, mes lettres vous font perdre du temps et vous n'y répondez pas, mais je vous connaîtrais bien peu si je ne savais que ceux à qui vous avez permis de compter sur votre amitié, peuvent y compter toujours, sans exiger de vous que vous leur écriviez.

Messieurs de Ternay et Maillart ne sont point encore arrivés ; on dit qu'ils vont faire des changements étonnants, et que ceux dont on est content, qui ont bien servi, qui ont la voix générale pour eux, seront remerciés comme les vilains. Si cela arrive, je serai celui qui s'en ressentira le plus parce que j'ai le moins. J'ose me flatter que si son altesse Madame la Princesse de Marsan et M. le maréchal en eussent été informés, ils auraient bien voulu s'intéresser pour moi, non seulement parce qu'ils m'honorent de leurs bontés, mais en vérité parce que ma cause est juste et que je ne mérite pas ce traitement.

M. Poivre ne paraît pas à son aise, il compte beaucoup sur de nouvelles épiceries qui viennent d'arriver, il faut que je vous compte la farce qu'il a fait jouer à cette occasion, elle est incroyable, si vous la montrez à M. Aublet, il en rira bien. Peut-être m'accuse-t-il de l'avoir oublié, mais il connaît M. Poivre, il sait ce dont il est capable quand il n'aime pas et j'ai dû tenir la conduite que j'ai tenue comme la seule qui convint à mon âge et à mon état.

M. de Coëtivi, enseigne des vaisseaux du Roi, était parti d'ici commandant le vaisseau *l'Isle de France* pour aller aux Manilles, il était accompagné d'un autre petit bâtiment commandé par le Sr Cordé, officier de défunte dame la Compagnie. Le Sr Provost, commissaire de la marine, ci-devant [?] fortement ignoré, si fait pour l'être, accablé sous le poids du mépris et des dettes, aujourd'hui si comblé d'honneurs et d'écus pour la muscade et le géofle dont il a enrichi les colonies, était l'homme d'Etat embarqué sur les vaisseaux. Au choix d'un tel ambassadeur, et aux dépenses que l'on faisait pour le mettre en état d'avoir une maison brillante aux Manilles, nous avons pensé qu'il s'agissait de faire un traité de commerce entre les Espagnols et nous, et commencer par nous apporter des vivres dont nous manquons beaucoup, aussi faisait-on des vœux pour l'heureux voyage de ces vaisseaux. Ces vœux étaient trop sincères pour n'être pas exaucés, ils étaient dictés par la nécessité. Les deux vaisseaux, ainsi que tout le monde à l'exception du frère du conseiller Rivalz, détenu dans les prisons et peut-être pendu actuellement, sont arrivés dans le meilleur état possible, mais au lieu de vivres, au lieu de traités, ils n'avaient que quelques mauvais plants de géofle et quelques noix de muscade pourries.

Il s'en faut beaucoup que cette épicerie ait été reçue avec le même enthousiaste que les premières, on y a cependant mis le même éclat et la même pompe pour les défendre ; il y a également eu des hommes répandus et apostés pour crier à la merveille et chanter les louanges de M. Poivre et de M. Provost. Ils vantaient de toutes leurs forces les richesses immenses dont cette augmentation de trésor allait être pour tous les habitants, mais vaines clameurs, efforts inutiles, personne n'a applaudit, et les farceurs n'ont pas même été suivis de la populace ; il n'y a pas eu un seul cri de « Vive Pierre Poivre et que le grand Provost soit couronné ».

On n'a pas été plus heureux dans l'invitation générale que M. l'intendant a fait par écrit pour annoncer le jour et l'heure où l'on montrerait ce précieux trésor au peuple, et où l'on invitait tout les colons à si trouver pour constater par un procès-verbal l'existence et l'embonpoint de ce trésor ;

l'habitant, soit qu'il fut rebuté par le mauvais succès des premiers plants, soit qu'il se fut convaincu par lui-même qu'il était impossible que ces arbres puissent réussir dans un terrain et un climat si différent de celui où ils naissent et viennent naturellement, a resté chez lui. Il a fallu avoir recours aux prêtres, aux conseillers, aux militaires qui se sont trouvés au port. La scène a commencé par un discours académique, chef d'œuvre de l'éloquence, digne fruit d'une imagination qui ne peut être arrêtée par la petitesse de son sujet, elle a été prononcée par l'auteur même : M. de Commerson, médecin du roi, naturaliste sorti de Lyon.

Après a paru le Sr Provost, voilant sa gloire sous l'air de la modestie, tenant un papier à la main où était écrit la relation de son voyage, des peines qu'il s'est données, des risques qu'il a courus, des soins qu'il a pris. Cette lecture faite, qui a beaucoup attendri, semblable à ce père bénédictin qui montre à St Denis l'épée de Charlemagne, il a mené les patients auditeurs et spectateurs autour des caisses qui renfermaient les plants de géofle et les noix de muscade. Il leurs a crié à haute voix, voyez et remarquez bien, messieurs, ceci est le géofle, ainsi que tout ce que vous voyez qui a des feuilles, peut-être ne leur trouvez-vous pas un air bien vigoureux, mais si comme moi, traversant les mers, affrontant mille morts, exposant mille fois votre vie, vous eussiez abordés cette île déserte où j'ai été, vous diriez que les plants ne se portent pas mieux dans leur air natal qu'ici, et que puisqu'ils viennent dans des îles basses presque noyées, où il vente peu et jamais beaucoup, qui sont par les cinq degrés de latitude, ils viendront sûrement dans cette île, quoiqu'elle soit haute, qu'il y vente beaucoup et très fort, qu'il y ait souvent des ouragans et qu'elle soit par les vingt degrés. Passons, messieurs, aux noix de muscade, voyez ces caisses, avec quelle attention elles sont hermétiquement fermées, il n'y a pas une seule fente qui ne soit couverte d'une bande de toile godronnée, on en va faire l'ouverture devant vous, et vous serez étonnés de la fraîcheur des fruits. Habitants, tout cela est pour vous.

Mais, O malheur imprévu, O perte irréparable que l'on devrait pleurer avec des larmes de sang, les enfants si chéris ont été étouffés, les noix ont fermenté, et tout est pourri.

N'importe, il faut toujours signer le procès-verbal. Si nous avons eu le malheur de perdre le grand saint qui devait nous enrichir, consacrons un monument éternel qui justifie que les reliques y reposent, ainsi signez messieurs. Mais, a-t-on dit, le procès-verbal porte que ce sont les commandants de quartier et les colons qui signent, et nous ne sommes ni l'un ni l'autre. N'importe messieurs, a-t-on répondu, signez toujours, vous valez mieux que ces gens-là, et d'ailleurs à Paris on n'y regarde pas de si près.

Voilà, Monsieur, la farce qui s'est jouée, M. le Ch. Desroches qui n'avait pas approuvé ce voyage, sans s'offenser de ce que les plants et les noix n'avaient pas été descendues chez lui, sans s'offenser de ce que l'on n'avait pas même eu l'attention de lui en présenter, a laisser aller les choses comme on a voulu, affectant de n'y prendre aucune part. M. le marquis de Courcy, commissaire général, envoyé ici pour être tout ce que y est M. Poivre, et l'aider dans toutes ses fonctions, qui d'ailleurs mérite par lui-même toutes sortes d'égarés, a été traité avec la même négligence que M. le Général, aussi a-t-il vu tout ce qui s'est passé avec la même indifférence ; trop sage pour se plaindre, il remet au temps à se venger.

J'ai suivi cet exemple, car vous savez que c'est là ma morale, mais avoués qu'il faut être bien imprudent pour tenter d'en imposer aussi grossièrement à un peuple malheureux auquel, au lieu de vivres dont il manque, vous ne présentez que des plants dont le succès est plus que douteux et dont la richesse ne peut être qu'imaginaire. Il faut à des hommes qui jeûnent et qui touchent à la famine, du pain, et lorsque vous voulez les porter à des soins étrangers, il faut pour y réussir que ce soit avec le superflu de leur bien-être.

La première richesse de l'Isle de France est dans son sol et les bras de ses habitants, appliqués à la culture des grains et des cafés. Oser penser autrement est se moquer du Roi, de l'Etat et de la raison, et vanter les services d'un homme qui aborde dans une île déserte, qui y ramasse des plants qu'il y trouve et dont il est à parier que les fruits sont sauvages et de mauvaise qualité puisque les Hollandais ne se donnent pas la peine d'aller les y détruire, qui partage son mérite avec les mousses et matelots du vaisseau qui ainsi que lui prennent des noix et des plants, les apportent, et les vendent au marché, vanter dis-je un tel homme comme un héros qui fait la richesse de la France, c'est le comble de la folie.

En voilà bien long, mais c'est une farce qui peut-être vous amusera parce qu'elle est vraie. Le mauvais succès qu'elle a eu ici aurait rebuté tout autre que lui, mais il a imaginé d'envoyer à Paris le héros de sa fable pour y jouer une seconde représentation et parler de lui. Ce n'est pas une maladresse d'envoyer ainsi des précurseurs de notre gloire ; M. Poivre en a déjà fait parler deux, MM. de Cossigny et de Verdière, qui valent le Sr Provost.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

L'abbé Galloys.

* * *